Document généré le 6 août 2025 16:26

Biscuit Chinois
Littérature pop

Les bonbons

Geneviève Jannelle

Numéro 8, 2008

Dépanneurs

URI : https://id.erudit.org/iderudit/2474ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

1718-9578 (imprimé)
1920-7840 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Jannelle, G. (2008). Les bonbons. *Biscuit Chinois*, (8), 12–17.

Tous droits réservés © Éditions Biscuit Chinois, 2008

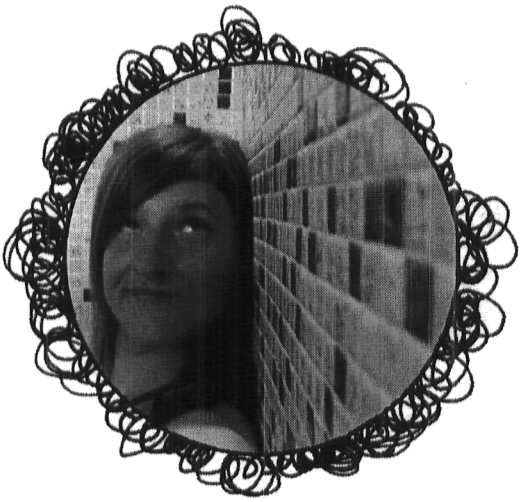
Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/



Geneviève Jannelle

Geneviève Jannelle est celle que vous adorez détester; celle à qui vous vous adressiez en écrivant Fuck la pub dans les toilettes de l'UQAM. Elle vous parle toujours en trente secondes top chrono, tient ses bouteilles d'eau de façon à ce que vous voyiez bien l'étiquette, ne vous montre jamais un côté d'elle-même qui n'ait été retouché dans Photoshop et utilise couramment et sans gêne, des mots et expressions comme *aspirationnel* ou *insight consommateur*. Il ne restait que l'écriture pour racheter son âme de publicitaire vendue, parce que oui, ça aussi, ça s'achète.

les bonbons

Elle ne savait pas combien son village était petit. Ses contours étaient pour elle les limites de l'univers connu. Trois ou quatre kilomètres carrés à appréhender pour comprendre le monde. Jamais elle ne s'était demandé ce qu'il y avait de l'autre côté du camping, ni après la station d'essence. Elle se rappelait que, dans une certaine direction, si on roulait longtemps, ça menait au centre d'achats d'une plus grande ville, mais c'était différent. Alors la route devenait la condition du plaisir. Rien qui ne lui laissât supposer que le monde s'étendît au-delà. Un jour, assurément, elle le trouverait minuscule, son village. Presque gênant. Le cul de la Terre. Une provenance que l'on n'avoue que du bout des lèvres dans les 5 à 7, en ville, avec un sourire contrit, entre deux phrases pédantes sur le concept de résilience. Mais pour l'instant, elle avait six ans et aimait cet endroit comme une jeune mariée son homme, du temps où les jeunes mariées n'avaient pas le droit de tâter les propositions avant d'en accepter une.

C'était dimanche et elle était excitée comme une puce. Pour la première fois, elle avait reçu une paye. Trois dollars pour elle toute seule. Son père avait été clair : le lit fait tous

les jours, on aide maman avec la vaisselle et on ramasse les jouets. Ce n'était pas un, deux ou trois dollars selon les tâches accomplies, non, c'était trois ou rien. Elle connaissait un sentiment banal qui s'use en vieillissant, que parfois la paresse efface, que les abuseurs de l'aide sociale ont oublié : la fierté du travail accompli. Elle avait mérité cet argent. Le fruit de son labeur.

Sur le trottoir, tenant sa grande sœur par la main, elle avait serré dans l'autre les deux billets. Un vert et un brun-rouge, à une époque où ça valait encore assez pour que l'on coupe un arbre. Un moment dans l'histoire du Québec, quelque part entre la disparition des grosses pièces de cinquante sous et l'arrivée des huards dorés.

On l'avait autorisée à se rendre au dépanneur sans les adultes, une liberté aussi rare que conditionnelle : 1. Tu ne lâches pas la main de ta sœur. 2. Vous marchez sur le trottoir. 3. Vous ramenez des cigarettes. Par orgueil, elles avaient refusé le papier avec la marque écrite dessus, vanté à papa l'infaillibilité de leur mémoire. Ensuite, afin de ne pas le décevoir, elles en avaient psalmodié les syllabes tout au long du trajet, en faisant une chanson dont elles se souviendraient probablement jusqu'au jour de leurs noces, le cerveau ayant cette faculté étrange de mémoriser n'importe quoi, pourvu qu'on y accole un air simple. Du-mo-rié-lé-gère-du-mo-rié-lé-gère-du-mo-rié-lé-gère. Ne pas oublier. Réussir à recracher les mots au caissier sans erreur, en prenant l'air de celle qui s'y connaît, qui a l'habitude. Les prononcer une fois pour toutes, avoir accompli sa mission. Pouvoir enfin se concentrer sur ces trois dollars tous chauds qui ramollissaient dans sa main droite.

Le demi-kilomètre à marcher avait pris des airs de pèlerinage. Sous le soleil cuisant de juillet, deux fillettes

en gougounes, le toupet un peu trop gonflé, les cheveux un peu trop gauffrés, fières dans leurs vêtements un peu trop fluorescents. Tout était un peu trop et elles étaient un peu trop heureuses.

Le dépanneur se trouvait au centre du village, à côté du bureau de poste. À l'époque, la rue à côté n'était pas encore à sens unique et derrière, le club vidéo n'avait pas encore emménagé. Le monsieur au comptoir, propriétaire des lieux, connaissait évidemment leur père. Tout le monde était né ici, tout le monde parlait français, tout le monde était blanc, tout le monde connaissait tout le monde. Et elles ne connaissaient rien d'autre.

En entrant, sans se consulter, elles avaient cessé net leur comptine. C'était elle, la plus petite, qui s'était avancée vers le comptoir, pressée d'en finir avec ce détail pour passer aux choses sérieuses. Du-mo-rié-lé-gère s'il vous plaît. Pour mon père. La grande avait payé avec les sous préalablement comptés du papa. La petite avait empoché le paquet. Ouf. C'était fait. Une mince boîte rouge, enveloppée de plastique transparent, que papa couperait en deux, une fois les cigarettes fumées. Deux cercles de carton qu'il poserait sur son genou et ferait éclater du plat de la main, dans un « pow » retentissant, au grand plaisir de ses deux filles.

C'était la minute M. Le moment tant attendu. À droite de la caisse, le meuble vitré qui figurait en deuxième position dans les rêves des enfants du village, tout de suite après le fait de savoir voler. Le comptoir à bonbons. La maison de la sorcière dans Hansel et Gretel paraissait fade à côté de cet éden de la friandise. La bouche et les yeux ronds comme les huards qui n'existaient pas encore, elle contemplait cette débauche de sucre sans plus respirer. Suspendre le temps. Savourer. Tant de fois elle avait désiré se trouver

exactement là où elle se trouvait, avoir la possibilité de s'avancer, de demander. Elle découvrait le pouvoir d'achat, la liberté qui va de pair avec la possession de l'argent, mais aussi la nécessité de faire des choix, le déchirant apprentissage des limitations liées au prix.

Combien? Un sou chaque petit, cinq les gros, vingt-cinq les tires et les sucettes, cinquante pour les tablettes de chocolat. Pas de taxe. Elle essayait de compter dans sa tête, mais n'était vraiment pas certaine de savoir combien de sous il y avait dans trois dollars. Sûrement beaucoup. Elle laissa sa grande sœur commander la première.

Il n'y avait pas d'autre dépanneur dans ce village. Le caissier, habitué à la jeune clientèle de son petit commerce du sucre, était d'une patience d'ange. Il comptait les jujubes avec ses gros doigts, un par un, sans les incommodes pinces en plastique que l'on trouve aujourd'hui dans chacun des contenants. Personne n'aurait pensé le lui reprocher; l'ère phobique du Purell et des produits antibactériens était encore loin. D'autant plus qu'après avoir atteint le compte, il en ajoutait toujours quelques-uns, avec un clin d'œil complice.

Son tour à elle maintenant. Elle aurait voulu tout goûter et le lui dit. Il lui demanda combien de sous elle avait. Elle ouvrit timidement la main sur sa fortune froissée et il se mit à l'œuvre, un sac de papier brun à la main. Quelques gommes Bazooka, des cigarettes Popeye, une bague dont le gros diamant était en fait une sucette, une rangée de Fizz, une boîte de Nerds, une longue tire fraise-chocolat-vanille, un collier entièrement fait de bonbons durs, une pochette de gommes en pépites d'or, des cubes de caramel emballés individuellement, des tubes de cire remplis de jus sucré, un sachet de poudre Fun Dip où tremper un bâtonnet en bonbon, mais surtout, une tonne de jujubes multicolores. Les vers de terre en gélatine, les Gummi Bears, les Sour

Patch Kids, les bouches à la cannelle, les pieds à la cerise, les minuscules melons d'eau recouverts de poudre surette, les framboises à un sou, les minibouteilles de Coca-Cola et les Jelly beans disparaissaient dans le sac et le gonflaient de promesses, sous les yeux émerveillés de la fillette. Il dut bien lui en mettre pour cinq dollars en réalité, mais elle n'y vit que du feu. Elle tendit ses billets en tremblant, prenant possession de ce sac un peu gras, un peu lourd, ce sac qui n'avait l'air de rien, mais qu'elle aurait défendu de ses poings, son trésor, son premier achat.

Elles sortirent toutes deux sous le soleil, pleines d'un bonheur simple que les adultes oublient en grandissant. Incapable d'attendre, la petite plongea la main dans le sac, au hasard, sortit un truc rond et dur, un casse-gueule, comme on les appelait. Mais il lui échappa, roula sur l'asphalte chauffé à en être collant. Elle aurait pu le laisser aller, se satisfaire des mille autres délices contenus dans le sac, mais elle les avait gagnés et payés, ces bonbons; elle les voulait. Tous. Elle courut pour rattraper le casse-gueule. Des couleurs, partout. Des dizaines de points rouges, verts, bleus, jaunes. C'est tout ce que vit le chauffeur. Une magnifique pluie de bonbons sur son pare-brise. Mille sauterelles de sucre sur le capot rutilant de son camion. Un beau pick-up comme en avait le papa des filles, comme avaient presque tous les papas du village.

Le paquet de Du Maurier atterrit, cabossé, aux pieds de la grande.

La grande qui était en fait toute petite elle aussi.

Qui ne se pardonnerait jamais d'avoir pris quelques secondes pour contempler son sac plutôt que de tenir la main de sa jeune sœur.

Qui ne mangerait plus jamais de bonbons par la suite.